



Avec Thomas Schlessler, chefs-d'œuvre à perte de vue

## Description

*Dans son premier roman, l'historien de l'art entraîne Mona, fillette promise à la cécité, à la rencontre des grands artistes.*

Chez les Schlessler, curiosité, érudition joyeuse et transmission semblent être les maîtres mots. Quelques mois seulement après la parution du formidable Grand Carnet d'adresse de la littérature à Paris (éd. Séguier), flânerie passionnante et extrêmement documentée dans les lieux emblématiques de la capitale mondiale de la littérature, signée par le père, Gilles Schlessler, c'est au tour du fils, Thomas, d'occuper le haut de l'affiche avec une invitation au voyage romanesque à travers l'histoire de l'art. Cela fait déjà plusieurs mois qu'on entend parler des Yeux de Mona. En octobre dernier, le livre fut un véritable phénomène de foire. À Francfort, grand-messe de la littérature mondiale, il a attiré toutes les convoitises, tant et si bien qu'avant même sa publication française, en cette rentrée d'hiver, il est déjà en cours de traduction dans 26 pays.

Il faut dire qu'on a affaire ici à une aventure pas comme les autres: raconter les grands peintres, les artistes et leurs chefs-d'œuvre, à travers un roman. L'histoire de Mona, une petite fille de 10 ans atteinte d'une maladie qui la condamne à la cécité. Elle passera sa dernière année dans la lumière à arpenter le Louvre, Orsay et Beaubourg pour s'initier à l'art, en compagnie d'un professeur particulier qui n'est autre que son grand-père, Henry. 52 chapitres comme 52 semaines, 52 œuvres et autant de leçons de vie à tirer du pinceau des grands maîtres. Les Yeux de Mona est un roman didactique enthousiasmant. En miroir se répondent un récit touchant sur l'enfance, la famille, la maladie et une déambulation érudite dans les plus grands musées de Paris. Un cri du cœur pour que l'art se mêle de nos vies.

Thomas Schlessler n'a pas eu la chance d'avoir un guide comme Henry. Son épiphanie artistique, il la doit à une visite fortuite au musée d'Orsay et à une rencontre, foudroyante, avec Gustave Courbet. «C'est le maître absolu pour moi, c'est par lui que l'art est entré dans ma vie. Je lui ai consacré ma thèse de doctorat. Son œuvre me perturbe, me pousse à me poser des questions. Sur lui, sur moi, sur le monde.» Aujourd'hui directeur de la Fondation Hartung-Bergman à Antibes, l'historien de l'art de 46 ans, passionné et fantasque, auteur de performances délirantes autour de la mémoire et longtemps animateur d'une émission de jardinage sur Radio Nova, fantasme ce projet fou depuis la fin de ses

études. Mais il a fallu attendre 2013 pour qu'il se jette à l'eau. «La convergence d'une conviction et d'une épreuve personnelle a fait jaillir ce roman. J'avais envie d'écrire un livre qui défende l'idée d'un art au service de la vie. Lorsque j'ai connu un drame intime très douloureux [le non avènement d'un enfant, NDLR], j'ai voulu créer, grâce à la fiction, une petite fille idéale, un personnage qui m'était cher et qui allait incarner mon propos.»

Entre l'écriture et la publication, il s'est écoulé dix ans. Une éternité pendant laquelle Thomas Schlessler a publié plusieurs essais. Comme si, à l'image de l'enseignement reçu par Mona, son projet le plus personnel avait besoin de temps pour mûrir: «Il fallait affronter l'ampleur de la tâche. Il fallait à la fois construire un propos dense, complexe, sur cinq siècles d'histoire de l'art et la vie, et fabriquer un récit dramatique porté par une langue claire et travaillée.» De 1475 à 2002, de Botticelli à Soulages, on redécouvre donc 52 chefs-d'œuvre de l'art occidental. «Au départ, je m'étais fixé un objectif d'exhaustivité mais je savais qu'il était vain. Alors je me suis dit qu'il fallait assumer une forme de subjectivité, celle d'un grand-père qui veut transmettre à sa petite fille.»

Pour trancher parmi la cohorte de merveilles, il a fallu opérer avec minutie. Thomas Schlessler couche d'abord sur le papier une centaine d'œuvres et entoure une quinzaine d'incontournables, avec toujours une idée en tête: «Je tenais absolument à ce qu'il y ait une diversité entre des œuvres qui sont extrêmement connues, comme Le Serment des Horace par exemple, des noms absolument incontournables comme Van Gogh ou Frida Kahlo et des choses beaucoup plus rares, beaucoup plus singulières comme une photographie de Julia Margaret Cameron. Le reste s'est joué pendant l'écriture. En fonction du déroulé dramatique et de la progression de Mona, il a fallu ajuster, mobiliser une œuvre plutôt qu'une autre.»

Quand on lui parle de la ressemblance entre Les Yeux de Mona et Le Monde de Sophie, de Jostein Gaarder, Thomas Schlessler sourit. L'intention, la forme, l'effervescence autour du livre, il est vrai que les similitudes sont nombreuses. Mais si le livre du Norvégien l'a marqué étant jeune, il s'en démarque aujourd'hui. «Jostein Gaarder n'avait aucune ambition littéraire. Dans le sens où sa priorité absolue n'était pas le récit ni le style mais la vulgarisation philosophique.» Si la langue est simple, Les Yeux de Mona a quant à lui demandé un gros travail littéraire et se démarque par une réelle ambition narrative. Thomas Schlessler pourrait être un écrivain de l'OuLiPo tant, à y regarder de plus près, son roman est bourré de défis et de contraintes. Mona, par exemple, n'utilise jamais de tournures négatives, elle n'a recours qu'à des formes affirmatives, exclamatives ou interrogatives. Plus insidieux encore, chaque leçon apprise devant une œuvre aboutit, au début du chapitre suivant, à une application concrète de cet enseignement par Mona. Autant de mécaniques littéraires qui font le sel de cette histoire, la rendant particulièrement ludique.

Mais pour faciliter le travail du lecteur dans sa déambulation artistique, il a fallu déployer des trésors d'ingéniosité. C'est Nicolas de Cointet, l'éditeur de Thomas Schlessler chez Albin Michel, qui a eu la merveilleuse idée d'une jaquette dépliant, incluant une cartographie de l'ensemble des œuvres abordées. Pendant l'écriture du livre, le romancier n'avait jamais véritablement pensé à la présentation. D'abord parce qu'il ne recense que des œuvres visibles dans des collections publiques françaises et encore plus facilement accessibles sur Internet. Ensuite parce qu'à chaque chapitre, Schlessler a rédigé ce qu'on appelle un ekphrasis, une description détaillée des œuvres. Raconter l'art, faire ressentir des émotions avec des mots: un effort titanesque et un exercice littéraire périlleux, dont l'auteur garde un souvenir doux-amer. «Il fallait raconter avec précision le contenu des tableaux, même quand ils paraissent aussi simples qu'une croix noire sur un fond blanc chez Malevitch. Au début, c'était un plaisir et à la fin, c'était un casse-tête terrifiant. Il faut imaginer ce que c'est que de devoir décrire une installation de Louise Bourgeois ou de Christian Boltanski. C'est un enfer absolu.

Surtout que je ne voulais pas de changement de traitement entre la peinture classique et l'art contemporain.»

Derrière le défi littéraire se cache une question sociétale et un engagement cher à l'auteur: comment rendre accessible le domaine des beaux-arts au public malvoyant et non-voyant? Dans son travail à la Fondation, Thomas Schlessler poursuit cette réflexion. La question de la cécité est au cœur du roman mais elle est aussi au centre de la publication de l'ouvrage. En parallèle de sa sortie chez Albin Michel, le livre sera publié dans une édition en braille et une autre en gros caractères. Le jour de sa sortie, Les Yeux de Mona sera également disponible en livre audio.

Roman universel, pour petits et grands, Les Yeux de Mona pose plus largement la question de la place de l'art dans nos vies et dans la société. Si la bibliothérapie, le soin par les livres, a aujourd'hui le vent en poupe, il en va de même pour l'art-thérapie, dont Thomas Schlessler est un fervent défenseur. En se confrontant aux œuvres, Mona s'éduque mais elle surmonte aussi un traumatisme, celui d'une maladie qui va changer sa vie. En mettant en scène une fillette de 10 ans, Thomas Schlessler, le professeur d'histoire de l'art, a évidemment pensé à la jeune génération, conscient qu'il y a aujourd'hui un besoin de raconter l'art autrement. «On a la chance, en France, d'avoir une structure universitaire solide, un enseignement d'une grande qualité. On a également un immense privilège, celui d'avoir un patrimoine fabuleux. Mais il manque une manière de rendre accessible l'histoire de l'art pour qu'elle ne soit pas trop intimidante. Il faut déculpabiliser, faire baisser la pression.» En finir avec l'idée d'un domaine élitiste cantonné dans la sphère du beau, voilà la leçon qu'on tire des Yeux de Mona, et c'est d'abord un apprentissage du regard que prône Thomas Schlessler: «Distinguer le symbole de la réalité, la représentation de la vérité. C'est devenu un enjeu primordial dans nos sociétés saturées par l'image.»

## **Categorie**

1. Bastille Café

## **Tags**

1. BM25
2. Léonard Desbrières
3. Les yeux de Mona
4. Littérature
5. Thomas Schlessler

## **date créée**

janvier 2024

## **Auteur**

gdelhortet